

Brünnhilde dans le coma. Artificiel !

► Avec la Walkyrie, suite de la Tétralogie de l'Opéra flamand.

CRITIQUE

NICOLAS BLANMONT

Un entrepôt squatté où traînent quelques cuisinières, un sac-poubelle, un bac à chat, un caddie, des écrans, des vélos et un matelas. Comme pour "L'Or du Rhin" donné en juin dernier dans la même salle gantoise, les décors de Jan Versweyveld pour "La Walkyrie" de l'Opéra flamand nous plongent dans notre réel postindustriel. À l'égal de la mise en scène d'Ivo Van Hove, la scénographie est du genre chargé et insistant – plus il y a de câbles apparents, mieux c'est ! –, ne laissant que rarement place à l'imagination. Pas de frêne dans ce premier acte, mais une série de colonnes métalliques en tubes et plaques nid d'abeilles, au creux desquelles on découvre çà et là un morceau de tronc. Siegmund en extraira non une épée, mais une valise métallique contenant codes et écrans de quelconque force de frappe nucléaire.

Au troisième acte, l'entrepôt

devient salle d'opération où officient des Walkyries infirmières ou chirurgiennes, blouses blanches et vertes s'affairant avec détachement sur les corps mutilés de guerriers. Et au final, Wotan n'a plus qu'à confier Brünnhilde à une équipe médicale qui la placera dans un coma artificiel, avant que Loge ne revienne allumer les lasers verts qui la protégeront. On en a vu d'autres, moins cohérents, plus provocateurs... Mais cette accumulation forcenée de réel (où les invraisemblances semblent d'autant plus énormes, comme ces étalons blancs sur lesquelles arrivent – au pas – les Walkyries et qu'on attache en salle d'op', vivent les infections nosocomiales) lasse et rétrécit l'horizon.

Bonne direction d'acteurs

L'acte le plus réussi est le deuxième, où le penthouse de verre de Wotan revient trôner au milieu de colonnes plongées dans l'obscurité comme autant de gratte-ciel de la nuit : la métaphore remplace la démonstration. Reste une bonne direction d'acteurs : on peut ne pas être toujours d'accord avec certaines options (Siegmund mains en poche lors de l'éveil du printemps), mais il y a d'incontestables mo-

ments forts : Fricka, après avoir surpris Wotan et Brünnhilde se roulant sur le lit, lui fait une vraie belle scène de ménage, à la fois goguenarde et déchaînée, finissant, flanquée de ses quatre gardes du corps, par lui faire signer à genoux une promesse de renoncer à défendre Siegmund. Il le tuera d'un sanglant coup de batte de base-ball.

Plateau vocal inégal

Dans la fosse, Ivan Törzs confirme : un joli travail sur les détails orchestraux, mais des tempi souvent anémiques et une platitude d'inspiration dans les moments clés, avec, en outre, un orchestre souvent pris en défaut d'imprécision. Plateau vocal inégal, dominé par la Fricka de Anne Mason et la Sieglinde d'Edith Haller, dont l'aigu rayonnant et chaud compense une intonation parfois légèrement approximative. On apprécie l'élégance et la noblesse du Wotan de James Johnson, tout en constatant une certaine fatigue de la voix. Quant à la Brünnhilde de Jayne Casselman, elle a de la vaillance et de la projection à revendre, mais au prix d'un vibrato et d'aigus assez larges. ■

► Gand, Vlaamse Opera, jusqu'au 10 mars;
 Web www.vlaamseopera.be.